

HANS BELLMER

*Petite anatomie
de l'inconscient physique*
ou
l'anatomie de l'image

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2022



La *Petite anatomie de l'inconscient physique* a paru pour la première fois à Paris en 1957 aux éditions Le Terrain Vague à Paris. Il s'agissait d'un volume in 4° tiré à 1000 exemplaires. L'ouvrage fut republié en 1977 aux éditions Éric Losfeld.

© A.D.A.G.P., Paris, 2002.

© Éditions Allia, Paris, 2002, 2022.





I

LES IMAGES DU MOI







Le scorpion guérit le scorpion.

Paracelse

JE pense que les différents modes d'expression : pose, geste, acte, son, mot, graphisme, création d'objet..., résultent tous d'un même ensemble de mécanismes psycho-physiologiques, qu'ils obéissent tous à une même loi de naissance. L'expression élémentaire, celle qui n'a pas de but communicatif préconçu, est un réflexe. À quel besoin, à quelle impulsion du corps obéit-il ?

Retenons parmi les réflexes provoqués par une rage de dents par exemple, la contraction violente des muscles de la main et des doigts, dont les ongles s'enfoncent dans la peau. Cette main crispée est un foyer artificiel d'excitation, une "dent" virtuelle que détourne en l'attirant, le courant de sang et le courant nerveux du foyer réel de la douleur, afin d'en déprécier l'existence. La douleur de la dent est donc dédoublée aux dépens de la main ; son expression, le "pathos logique", en serait la résultante visible.

Faut-il en conclure que la plus violente comme la plus imperceptible modification réflexive du corps, de la figure, d'un membre,





de la langue, d'un muscle, serait ainsi explicable comme tendance à désorienter, à dédoubler une douleur, à créer un centre "virtuel" d'excitation ? Cela est certain et engage à concevoir la continuité désirable de notre vie expressive sous forme d'une suite de transports délibérants qui mènent du malaise à son image. L'expression, avec ce qu'elle comporte de plaisir, est une douleur déplacée, elle est une délivrance.

LA formation assez étrange de ces centres virtuels d'excitation semble être le facteur essentiel de l'expression, elle devrait être l'objet de recherches plus suivies. Le domaine à explorer se présenterait comme celui des perceptions intérieures, que nous avons consciemment ou inconsciemment, de notre organisme et des migrations de son centre d'excitation prédominante ; perceptions où s'inscrivent les "tensions musculaires", "l'orientation dans l'espace", "les sensations tactiles" et l'apport "des facultés auditives et olfactives" qui leur sont attachées.

Il s'avère à première vue que le vocabulaire habituel aura peine à s'adapter au monde en perpétuel mouvement de ces



schémas interoceptifs, dont chacun se calque sur les autres, et dont la description simultanée n'a guère été cultivée.

Comment décrire en effet, sans l'appauvrir, le plan de situation d'une petite fille assise qui "rêve", qui se penche – l'épaule gauche haussée, le bras étiré – nonchalamment sur la table, qui cache l'instinctive caresse de son menton entre l'aisselle et la poitrine, la tête ajoutant ainsi son poids au poids de l'épaule et du bras, dont la pression, se réfléchissant dans la contre-pression de sa base d'appui, glisse en diminuant le long de ses muscles, s'attarde autour de la jointure, suit le coude, passe déjà affaiblie, par le poignet légèrement relevé, prend un dernier essor en descendant le long de la main, pour aboutir, entre la pointe de l'index et le dessus de la table, dans l'accent aigu d'un petit grain de sucre.

On s'explique assez bien qu'une certaine lassitude de l'enfant, le soir, détermine cette attitude, qu'elle joue sur des rêveries de récompense, sur des promesses, plus ou moins comprises, d'ordre affectif et sexuel. L'interdiction du plaisir étant un fait momentanément indiscuté, il s'ensuit la nécessité de nier la cause du conflit, d'effacer l'existence du sexe et de sa zone, de l'"amputer", la



jambe y comprise. L'image en reste néanmoins disponible, prête à se découvrir une signification, une place vacante, à se revêtir ainsi d'une réalité permise.

Dès que, par le geste intuitif du menton, l'analogie "sexe-épaule" est établie, les deux images entremêlent leurs contenus en se superposant, le sexe à l'aisselle, la jambe naturellement au bras, le pied à la main, les doigts de pied aux doigts. Il en résulte une bizarre fusion du "réel" et du "virtuel", du "permis", et du "défendu", des composantes dont l'une gagne vaguement en actualité ce que l'autre cède ; et il en résulte un amalgame ambigu de "perception pure" et de "représentation pure", au contour irisant par le léger décalage de deux contenus voulus convergents mais opposés. Le choc de la confusion qui s'y mêle, un certain "vertige", paraît être le symptôme et le critère de l'efficacité intérieure, de la probabilité de cette solution, et, dirait-on : il accuse la présence dans l'organisme d'un esprit de contradiction, d'intentions assez irrationnelles, enclin à l'absurde sinon au scandaleux, esprit qui se serait mis en tête de fournir par la réalisation de l'impossible même, les preuves d'une réalité particulière.





La pose de cette petite fille assise et ses conditions étaient bien normales... Le jeu du déplacement, à peine sous-entendu par la conscience, ne pouvait devenir visible que dans notre interprétation. C'est pourquoi nous proposons de contrôler le même mécanisme dans un cas plutôt exceptionnel mais conscient, qui a été noté par Lombroso sous le titre de "Transferts de sensation dans l'hystérie et l'hypnose".

Il s'agit d'une jeune fille, "âgée de 14 ans, d'un physique gracieux, qui avait grandi brusquement de 15 cm au moment de la puberté et dont les premières règles s'accompagnèrent de symptômes hystériques. Au bout de deux mois vinrent des accès de convulsions et d'hyperesthésie, qui lui faisaient prendre pour une barre de fer un fil mis sur sa main. Le mois suivant, après des accès somnambuliques et de divers changements dans le caractère, elle perdit la vision par les yeux en même temps qu'elle acquérait la faculté de voir par l'extrémité du nez et le lobe gauche de l'oreille, tout en conservant la même acuité visuelle. Même transposition de l'odorat qui, plus tard, se déplaça au talon...

"Ces phénomènes ne sont pas isolés. Une autre jeune fille de 14 ans, réglée elle aussi



depuis peu, présentait toux convulsive, céphalée, pâmoisons, spasmes, convulsions du visage accompagnées de chants, sommeil durant parfois trois jours et accès somnambules pendant lesquels elle voyait distinctement avec la main et lisait dans l'obscurité."

Comme dans le cas de la petite fille assise, il y a un conflit initial entre le désir et son interdiction, mais cette fois violent comme la crise de puberté en cause. Insoluble, ce conflit ne peut conduire qu'au refoulement du sexe, à sa projection sur l'œil, l'oreille, et le nez : projection ou déplacement qui nous explique – à la base même du phénomène – la valorisation hyperbolique des organes des sens, la dramatisation de leurs fonctions.

Mais ce transfert premier, supposé analogue à la fusion "sexe-aisselle" n'aurait-il pas pu se suffire ?

Pour saisir le motif du transfert second, manifeste, celui de l'œil sur la main par exemple, il faudra croire que l'œil, doublé de l'image condamnée du sexe, n'a pas pu dissimuler entièrement le côté compromettant de son contenu supplémentaire : pensons, sans risque d'erreur grave, que des faits d'ordre intime aient été vus, entendus, sentis – de façon que, sous l'influence du choc, de la

répugnance et du sentiment de culpabilité, le transfert ou d'abord simplement la perte de la vue signifie : "je ne veux rien voir, je ne veux plus voir". – Ainsi l'œil, l'oreille, le nez, exposés à des mesures de répression, sont devenus à leur tour un "foyer réel", auquel s'oppose nécessairement – la main, le talon – un "foyer virtuel d'excitation".

Cette explication conduit à une autre, plus générale, qui la contredit quelque peu et qui la complète. L'image du sexe s'étant glissée sous celle de l'œil, il n'y a pas d'obstacle à ce que la sexualité (l'amour), déguisée en faculté visuelle, ne tienne ses promesses prestigieuses. Car le sentiment d'infériorité, de diminution physiologique, cause et effet de la névrose, réclame une compensation et, davantage, un dépassement véritable, qui consisterait ici dans les preuves plus ou moins objectives d'une capacité supranormale : "pouvoir voir avec la main". Et, soulignons que cette fois-ci le déplacement a atteint la surface de la conscience, son contenu irrationnel est devenu manifeste.

Si l'on pouvait dire que la main crispée s'oppose à la dent, on est porté maintenant à dire que l'image de la dent se déplace sur la main, l'image du sexe sur l'aisselle, celle de la

jambe sur le bras, celle du nez sur le talon. Main et dent, aisselle et sexe, talon et nez, bref : excitation virtuelle et excitation réelle se confondent en se superposant.

D'APRÈS les vues précédentes, on se demande si le plaisir du bras de simuler la jambe n'équivaut pas au plaisir de la jambe de jouer le rôle du bras, on se demande si la fausse identité établie entre bras et jambe, entre sexe et aisselle, entre œil et main, nez et talon, ne serait pas une réciprocité... Ainsi voudrait-on se figurer comme un axe de réversibilité entre les foyers réel et virtuel d'une excitation, axe qui se tracerait par endroits, même dans le domaine de l'anatomie métrique, et qui, vu l'affinité oppositionnelle des seins et des fesses par exemple, de la bouche et du sexe, passerait, horizontal, à la hauteur du nombril.

Notes. – Le mouvement connu qui, en gonflant la poitrine et en creusant le dos, met en relief les seins, s'accompagne naturellement d'un mouvement analogue, en direction opposée, de la partie inférieure du tronc, mettant en relief, en contreponds pour ainsi dire, les seins postérieurs.